Marco Motta, *Esprits fragiles. Réparer les liens ordinaires à Zanzibar*

Jules-Victor Villette

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/37837>

DOI : 10.4000/lhomme.37837

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 14 octobre 2020

Pagination : 352-354

ISBN : 978-2-7132-2838-4

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jules-Victor Villette, « Marco Motta, *Esprits fragiles. Réparer les liens ordinaires à Zanzibar* », *L'Homme* [En ligne], 234-235 | 2020, mis en ligne le 14 octobre 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/37837> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.37837>

appropriée par le clan du chasseur, objectivée, puis mise en circulation oblativité d'un clan à l'autre (Alfonso Otaegui, pp. 224-251). Chez les Yine d'Amazonie péruvienne, l'arrivée de l'argent et de l'exploitation forestière a donné au personnage mythique de *Kaxpomyolutu*, le *Hand-whistler*, les rôles très ambigus de propriétaire des gibiers et des arbres les plus précieux, les acajous notamment, et de juge violent, qui peut aussi bien approuver et guider le chasseur-cueilleur dans sa quête, qu'engager avec lui un combat au terme duquel ils deviennent amis. Mais ce non-humain allié est menacé par un autre personnage mythique, ennemi cette fois, le voleur de graisse, assimilé aux exploitants blancs, prédateurs impitoyables qui laissent la forêt nue après leur passage (Minna Opas, pp. 252-276). Le même mythe du voleur de graisse, ou de sang, caractéristique du complexe prédateur des sociétés amazoniennes, se trouve encore associé à la pénétration du capitalisme dans les Andes péruviennes, où les *kharisiris*, tour à tour humanoïdes blonds aux yeux bleus, chiens ou serpents, ont le pouvoir de changer les humeurs dérobées aux humains en prospé-

rité et en argent (Cecilie Vindal Ødegaard, pp. 326-351). Mais ici la morale occidentale a fait son œuvre, comme l'indique la stupéfiante histoire contée à l'ethnographe par un informateur (p. 336) : celle du vilain humain *kharisiri* qui fut arrêté par la police, mais se transforma dans sa cellule en loup, puis en serpent et, enfin, en homme couvert de dollars. Les policiers récupérèrent l'argent avant de laisser partir leur prisonnier, comme s'il était devenu inoffensif.

On le voit, ce très bel ouvrage montre, avec un luxe de détails ethnographiques relatifs aux multiples combinaisons et recompositions auxquelles a donné lieu le contact prolongé entre les civilisations amérindiennes et modernes, à quel point le débat sur les ontologies et les relations humains/non-humains ne saurait se satisfaire de formules simplificatrices et homogénéisatrices, pas plus sur les altérités que sur le prétendu dualisme rigide nature/culture, dans lequel les Occidentaux, qui sont aussi les agents de ces recompositions métisses, seraient étroitement engoncés.

Frédéric Saumade

Marco Motta

Esprits fragiles. Réparer les liens ordinaires à Zanzibar

Préf. de Michael Lambek. Lausanne, BSN Press, 2019, 368 p., bibl.

(«A contrario campus»).

NOUS SUIVRONS les pas à Zanzibar de Marco Motta, anthropologue suisse, à la découverte de l'*uganga*, pratique rituelle consistant à *laisser monter en soi* un esprit. Sele, un jeune Zanzibari, introduit l'auteur dans les groupes qui l'initieront à ce rituel. L'expérience transcrite dans le livre l'amène à contester le fait que la montée d'un esprit, chez une ou un Zanzibari, ne relève pas pleinement de la possession. Il infléchit pour ce faire la manière de traiter ce thème classique de l'anthropologie est-africaine. La parole des esprits permet à la souffrance de s'exprimer, pour ensuite pouvoir la soigner.

S'appuyant sur les termes swahili, l'anthropologue se refuse à traduire l'*uganga* dans le champ lexical de l'aliénation. Il joue sur le spectre sémantique du verbe *kuandisha* pour montrer que lire l'*uganga* au travers des interprétations traditionnelles de la possession en anthropologie et en psychiatrie s'avère insuffisant. Selon lui, il est plus approprié de dire qu'un esprit accomplit la «montée» d'un corps. Mais Marco Motta le décrit aussi comme un esprit chevauchant. Nous voyons que le choix de traduction entretient l'ambiguïté entre le rôle passif et le rôle actif du corps durant le rituel. Ajoutons

que l'*uganga* est presque exclusivement le fait de certains habitants de Ng'ambo, «l'autre côté», espace d'habitats informels que les esclaves se sont appropriés, et dont le nom l'oppose à la ville construite en pierre par les Arabes, Stone Town.

Dans la première partie, narrative, les enjeux de l'héritage littéraire de l'anthropologie sont actualisés, ce qui nous montre l'intérêt d'enrichir une ethnographie de procédés littéraires pertinents. Son style ne découle pas des modalités de narration propres au grand roman français du XIX^e siècle. Marco Motta y préfère certaines innovations littéraires du XX^e siècle. À la manière de Bernard Koltès dans *La Nuit juste avant les forêts*, son texte n'est qu'une seule longue phrase qui ne débute ni ne s'achève. L'écriture fragmentaire (seuls des jours significatifs sont racontés) est contrebalancée par la fluidité liée à l'absence de point typographique. Motta écrit dans une langue délibérément familière qui s'accorde à la rudesse du terrain, et qu'il apparente au style de Louis-Ferdinand Céline dans *Mort à crédit*. Le texte est écrit à la seconde personne du singulier. En outre, sa progression chronologique use de prolepses. La conjonction de ces deux procédés fait de la narration une adresse à un «moi», pour partie révolu, qui a écrit les carnets de terrain. Marco Motta assume là une contradiction entre, d'une part, la recherche l'effet de réel, d'autre part, le désir de mettre à distance un récit écrit sur le vif. Comment l'anthropologue-écrivain peut-il rendre compte d'un terrain sans occulter son engagement? Ce faisant, il dépasse le piège d'un discours subjectiviste. Motta délègue aux procédés littéraires son questionnement éthique – il adopte grâce à eux, sans avoir à l'énoncer, une posture juste, fidèle au terrain – afin d'avoir un récit qui se focalise sur la découverte des *esprits chevauchants*. Les adeptes de l'*uganga*, par les rythmes des musiques, les jeux de respiration, les draps déployés, les encens allumés dans les salles accompagnent la «montée» de l'esprit. Ils se réunissent autour de l'expert rituel, qui peut être un homme ou une femme. Le narrateur décrit, sans l'interpréter, l'effort commun qui

amène l'esprit à prendre la parole. S'ensuit alors un face-à-face entre l'expert et l'esprit au cours duquel ce dernier est invité à désigner ce qui cause l'affliction. L'officiant entre en négociation avec l'esprit. Il s'agit de déterminer les compensations distribuées et offertes le plus souvent lors d'une fête destinée à acter la rémission du «chevauché». L'esprit y est célébré publiquement par des plats et des sacrifices d'animaux.

Pour autant le livre ne s'arrête pas là; deux parties théoriques suivent. Est défini dans la première l'*uganga* comme un pur processus rituel, tandis que dans la seconde, la dimension sociologique du rituel est mise en valeur. Cela révèle la nature des relations sociales ordinaires des habitants de Ng'ambo. Ces deux parties détonnent par leur style plus académique. S'appuyant sur les reprises de son ethnographie saisissante, Marco Motta amorce l'analyse de la «montée» des esprits. Il souligne que les esprits, parce qu'ils partagent leur histoire à Zanzibar, appartiennent au même monde que les humains. Lorsqu'un individu se trouve au cœur d'un conflit, ses esprits le travaillent de l'intérieur. Aussi, face à ces symptômes, les Zanzibaris tentent d'apprivoiser ces esprits loquaces en leur offrant un espace privilégié d'expression, l'*uganga*. Marco Motta remarque que les pratiques formant l'*uganga* telles que les fumigations, les chants, les danses, les incisions, visent à «perméabiliser le corps» pour s'ouvrir aux esprits. De ce point de vue, l'articulation entre la singularité du chevauchement par les esprits à Zanzibar et de telles pratiques pour le moins répandues reste floue. D'autant plus qu'en dehors des rituels, dans des situations de tensions, l'esprit s'impose. Ces moments de crise débordent du cadre thérapeutique du rituel. Pour mieux cerner la condensation de douleur qui s'opère au moment de l'*uganga*, l'auteur dresse, dans la partie suivante, le tableau des conflictualités sociales de Ng'ambo. Le partage des douleurs intimes est ainsi facilité, par le récit des rêves notamment. Il avance l'hypothèse qu'ici l'expression de la douleur ne passe pas seulement par sa propre parole. Elle peut être médiatisée par une autre voix.

La rupture de ton entre les parties, voire la tendance à se laisser contaminer par le style des références dans l'écriture théorique, opacifie quelque peu l'originalité de l'analyse. À nos yeux, la recherche de nouvelles formes de discours, en adéquation avec des

propositions théoriques, ne doit pas se limiter à la narration. Cela étant, avec ce livre où un auteur à la fois s'affirme et s'efface, Marco Motta s'engage dans une voie prometteuse.

Jules-Victor Villette